

*VIEILLESSE ET VIEILLISSEMENT*  
*VUS PAR LES MÉDECINS DU MOYEN ÂGE*

*Marie-Thérèse LORCIN*  
(communication présentée au Séminaire  
du Centre Pierre Léon – Février 1984)

La presse s'efforce depuis peu d'attirer l'attention sur le vieillissement de la population occidentale. Les historiens n'ont pas attendu ces cris d'alarme tardifs pour prendre conscience de la situation. De plus, habitués à transporter dans le temps les interrogations du présent pour élargir leur territoire, ils ont cherché à savoir comment on envisageait le vieillissement et la vieillesse dans un passé récent (1).

Remonter au-delà du XIXe siècle modifie grandement les données du problème. Celles-ci deviennent presque méconnaissables si l'on pousse jusqu'au Moyen Âge.

La population médiévale est en effet très jeune, constamment jeune grâce à un taux de natalité très élevé. Mais la mortalité est très forte aussi, et surtout la mortalité infantile. Les êtres humains qui parviennent à l'âge mûr sont peu nombreux, ceux qui atteignent la vieillesse sont proportionnellement encore plus rares. La vieillesse reste donc un fait individuel; elle ne devient jamais un «problème de société».

L'espérance de vie est faible; le tiers des enfants nés viables meurt avant d'avoir atteint l'âge de cinq ans. De ce fait, l'entrée en apprentissage, l'accès aux responsabilités, le mariage et tous les autres rites de passage sont précoces. Un roi qui meurt avant d'avoir atteint la cinquantaine peut laisser «la réputation d'un sage vieillard». Mais si la vieillesse, comme tout le reste, semblait commencer plus tôt, elle n'était pas aussi étroitement associée à la mort qu'elle l'est de nos jours, car la mort frappait encore plus les jeunes générations. Peut-être ceux qui avaient surmonté victorieusement les épreuves des premières

années et les premières décennies avaient-ils l'air « bien conservés ».

La mort de l'enfant n'est pas alors un scandale. Pour les mêmes raisons, à la fois techniques et philosophiques, le vieillissement et son cortège de maux sont considérés comme les effets de la volonté de Dieu. Il est donc vain de chercher à les différer ou les esquiver. Les médecins ne sont guère tentés de leur consacrer leur temps, pas plus qu'aux maux alors incurables comme la lèpre ou la cécité !

Enfin, la médecine médiévale maintient pendant plus d'un millénaire et presque sans changement la tradition antique gréco-romaine et hébraïque. Qu'ils soient juifs, chrétiens ou musulmans, les médecins expliquent le vieillissement de la même manière et prodiguent aux personnes âgées les mêmes conseils.

Bien que théorie et pratique reposent sur une conception du monde qui est une, mieux vaut les examiner séparément. La première, en effet, a été abandonnée depuis longtemps, alors que les conseils sont, en bonne partie, toujours d'actualité. Cette analyse veut déboucher sur deux pistes de recherche : mettre en relation les données scientifiques et médicales d'une part avec l'évolution démographique, d'autre part avec l'évolution des institutions — simples projets à l'heure qu'il est.

## I. POURQUOI VIEILLIR

Les savants antiques proposaient deux sortes d'explications. Les uns attribuaient la responsabilité du vieillissement à un organe, tel le cœur qui, chez Aristote, commande le reste. D'autres, plus nombreux, considéraient le vieillissement comme un phénomène global atteignant l'organisme entier et dû à la déperdition de la chaleur interne ou au déséquilibre des humeurs.

La théorie humorale est un simple corollaire de la théorie des quatre éléments qui domine la pensée occidentale pendant près de deux millénaires, amalgamée en cours de route au dogme chrétien. Le vieillissement est ainsi intégré au système du monde, que l'on peut résumer ainsi :

1. La création est une, tout ce qui existe étant constitué à partir des quatre éléments fondamentaux.

« Dieu qui, par sa grande puissance, le monde établit, premièrement fit le ciel, ensuite fit les quatre éléments, c'est-à-dire la terre, l'eau, l'air, et le feu. Il lui plut que toutes choses soient faites de ces quatre éléments : herbes, arbres, oiseaux, poissons et toutes autres bêtes, poissons, et les hommes... » (Aldebrandin de Sienne, *Régime*, p. 4).

2. Le mouvement des éléments est perpétuel; il explique les révolutions des astres, le déplacement des eaux, de l'air, et l'évolution des êtres vivants qui croissent, vieillissent et meurent.

«On doit savoir, puisque toutes choses sont faites des quatre éléments,... et parce que ces quatre éléments bougent tous les jours, et se corrompent, que toutes choses qui en sont faites se corrompent, rajeunissent, vieillissent, changent, et ne peuvent demeurer en leur état... Donc puisque l'homme est de ces quatre éléments engendré et fait..., tant qu'il vit et jusqu'à ce qu'il meure, il change de jour en jour.» (*ibidem*).

Le déséquilibre des éléments en un corps explique également les besoins, les appétits, et, s'il dépasse certaines limites, la maladie et la douleur.

3. Entre l'univers (macrocosme) et l'homme (microcosme) existe un réseau de correspondances dont l'influence est déterminante (cf. le schéma).

A chaque élément correspond une des quatre humeurs du corps (sang, bile jaune, flegme, bile noire), un tempérament, (sanguin, colérique, flegmatique, mélancolique), un des quatre âges de la vie, une des quatre saisons, des planètes, etc... Les qualités dominantes d'un élément (chaud et sec, chaud et humide, froid et sec, froid et humide) caractérisent aussi les notions et les corps qui leur sont associés. Les vieillards sont associés aux flegmatiques, c'est pourquoi ils sont pâles et sujet à la somnolence. Ils sont associés à l'hiver et au froid, c'est pourquoi ils ont le pouls lent, comme les habitants des pays froids. Le sang froid les rapproche des jeunes enfants et explique certains traits de comportements.

«... ceux qui ont le sang froid sont fols et ceux en qui règne le sang chaud sont sages et de grande prudence de leur nature... et pour ce les vieilles gens en qui le sang est jà refroidi, et les enfants en qui le sang n'est pas encore échauffé ne sont pas si sages comme les autres». (Barthelémy l'Anglais, l. VI, chap. 1).

Chaque mal doit être soigné par son contraire, une maladie «froide» par des remèdes «chauds». Mais le médecin doit aussi tenir compte du tempérament du malade, de son âge, de la saison, des conjonctions sidérales, etc... en vertu de ce système de correspondances.

Toutefois, il ne faut point perdre de vue l'essentiel. Les commentaires de la théorie humorale et des quatre éléments n'exposent que des causes secondes. La cause première est Dieu, qui créa les éléments et leur imposa le mouvement, qui créa les êtres vivants de ces éléments et leur imposa le vieillissement et la mort. L'oublier serait se condamner à ne rien comprendre aux traités savants du Moyen Âge, que leur auteur soit chrétien, musulman ou juif.

## II. COMMENT BIEN VIEILLIR

On ne sait si les médecins parlaient beaucoup de la vieillesse. Quoiqu'il en soit, la place qu'ils lui font dans leurs écrits est très modeste. Ce demi-silence n'a rien pour surprendre, comme nous l'avons déjà dit. Les vieillards sont peu nombreux, ils vieillissent parce que Dieu l'a voulu ainsi. De plus, s'ils tombent malades, ils guérissent difficilement.

«Si un jeune homme et un vieillard sont atteints d'une même maladie, en tout semblable, de façon qu'il n'y ait aucune différence ni dans la maladie, ni dans les patients, si ce n'est dans leur âge, si la maladie est curable, et qu'aucun des contingents ne soit omis, le plus souvent le jeune homme guérira rapidement et complètement, et redeviendra fort en toutes choses comme auparavant, tandis que le vieillard guérira lentement et incomplètement, s'il guérit; il ne pourra jamais recouvrer ses forces et mourra peut-être de langueur» (Mondeville, p. 135)

Les médecins sont donc peu portés à traiter les personnes âgées et conseillent le plus souvent de s'abstenir. Ce sentiment d'impuissance est général : les malades âgés ne sont pas encouragés à partir en pèlerinage aux sanctuaires miraculeux. S'ils le font, ils sont souvent mal reçus par les gardiens, très soucieux de maintenir la réputation thaumaturgique de leurs reliques. Les thérapies miraculeuses, tout aussi employées alors que les thérapies médicales, témoignent d'une conviction partagée (2).

Cependant, il faut distinguer, dans les écrits médicaux et scientifiques, deux catégories d'ouvrages.

Le premier comprend les traités d'anatomie, physiologie et chirurgie, les catalogues de plantes, animaux et pierres auxquels sont attribuées des vertus curatives, et tous les livres de recettes médicales et esthétiques (les deux vont toujours ensemble). C'est dans cette catégorie que l'on a le plus de peine à trouver la vieillesse.

Un traité d'anatomie passe en revue les différentes parties du corps en partant de la tête et finissant par les pieds. Le corps décrit ainsi est une sorte de corps idéal, le corps d'un homme adulte, normalement développé. L'enfant et le vieillard sont hors du champ de vision; la femme n'apparaît que dans les chapitres qui décrivent les organes de reproduction. Les catalogues de recettes procèdent de même, organe après organe, ou selon les maladies. Là encore, aucune place n'est donnée à la vieillesse, même sous les rubriques où l'on va la chercher d'emblée : les yeux, les oreilles, la peau, etc... Gui de Chauliac fait exception en signalant dans le chapitre «alopécie» que «les convalescents et les vieillards perdent facilement leurs cheveux».

Les allusions à la vieillesse sont donc rares, et le plus souvent donnent des conseils très généraux. Un passage qui a trait au chirurgien lui-même peut être considéré comme une référence aux méfaits de l'âge :

«Il doit avoir les membres bien formés, les doigts longs et minces, agiles et non tremblants», écrit Mondeville.

Gui de Chauviac s'exprime en termes similaires.

D'autre part, tous les auteurs mentionnent l'âge parmi les «contingents» dont le praticien doit tenir compte pour faire son diagnostic et pour choisir le traitement qui convient, par exemple comme l'explique Jean de Cuba, pour interpréter l'aspect des urines. L'âge figure parmi les renseignements indispensables, au même titre que le tempérament, le sexe et la profession du patient et la position du soleil sur le zodiaque. Si l'âge est avancé, mieux vaut ne pas intervenir. S'il le faut tout de même, que l'on traite avec un surcroît de précautions. Plus le malade est vieux, plus les remèdes énergiques sont dangereux. Par exemple, expose Mondeville, s'il faut saigner un blessé jeune ou de tempérament chaud, on use de la phlébotomie, si le blessé est un vieillard ou un enfant, mieux vaut se contenter de sangsues.

Cette prudence hippocratique apparaît fort bien dans un passage des «observations cliniques d'un médecin de Strasbourg» publiées par le Dr. Wickerheimer. (3)

«Item, vis le Doyen de Haslach, âgé de 90 ou 100 ans; rétention d'urine depuis 13 jours, au point que pas une goutte ne sortait. Il avait eu un calcul rénal. Du temps qu'il se portait bien, était tombé sur les cuisses et depuis il lui arrivait d'avoir difficulté à uriner. Pendant sa maladie, avait la langue noire. Pouvait à peine parler avant de boire; un peu mieux après avoir bu un peu. Éprouvait une grande brûlure en haut de l'estomac et souffrait de la soif. Ventre relâché, et lui faisant mal quand il se levait pour aller à la selle. Il y allait certains jours jusqu'à 8 fois. Le ventre n'était pas enflé, sauf le 15ème jour. Poul imperceptible le 13ème jour. Je pronostiquai la mort. Un homme, le 18ème jour, prit une pomme d'alkéenge, l'écrasa et la lui fit manger. Il urina aussitôt et mourut peu après, le même jour. Je n'avais osé intervenir de peur de provoquer accident par une expulsion brutale d'urine. Ce qui arriva».

Les personnes âgées cependant ne constituent pas une catégorie à part; elles appartiennent au groupe des «faibles». Dans son *Poème de la Médecine*, Avécenne envisage deux cas :

«L'un est celui où le malade est atteint dans tout son organisme et en tout temps,

Tels le vieillard, le convalescent, le jeune enfant,...

... L'autre est celui du malade dont l'affection est localisée dans la peau, la chair ou les os». (v. 782-784).

La règle à observer vis-à-vis de tous les organismes peu résistants est toujours et partout la même : la prudence. Pas de saignées, pas de purgatifs violents; des remèdes doux et des aliments faciles à digérer.

Cette préoccupation apparaît encore mieux dans la seconde branche de la littérature médicale : les *régimes de santé*, qui sont plus détaillés et plus concrets.

Le *régime de santé* est un recueil de conseils. Il peut être joint à un traité d'anatomie ou quelque autre ouvrage, mais il peut aussi former un traité à part, tels les «*Conseils pour éviter la paralysie*» de Maître Pierre de Capestang. Longs ou courts, tous se ressemblent.

Ils s'adressent aux favorisés de ce monde, à ceux qui peuvent choisir leur nourriture, voire modifier leur façon de vivre. Beaucoup furent écrits sur commande : Aldebrandin écrit pour la Comtesse de Provence, belle-mère de Saint Louis, Maïmonide pour le roi al Afdal, fils de Saladin.

Leur contenu varie peu, qu'il s'agisse d'éviter la paralysie, l'hydropisie, la mélancolie ou quelque autre mal. Car les médecins s'intéressent avant tout au régime alimentaire : si le patient se nourrit sagement, la santé lui sera donnée par surcroît. Et ce régime est simple : la règle à suivre a été donnée par Hippocrate; c'est la sobriété. Ne jamais manger jusqu'à réplétion et prendre toujours assez d'exercice pour faciliter la «cuisson» des aliments. Maïmonide l'exprime ainsi :

«Si un homme se traitait comme il traite son cheval, il serait l'abri de tout mauvais régime. Car personne ne donne n'importe quoi à sa monture; on mesure tout avec grand soin, comme il convient au tempérament de l'animal».

Au reste, ces régimes tiennent peu compte des différences de climat et de coutumes alimentaires. Tous condamnent l'ail et l'oignon (par ailleurs conseillés comme remèdes), traitent avec suspicion les aliments lactés, même pour les enfants, condamnent les pêches et les poires, presque tous les poissons, etc... De plus, l'auteur s'adresse aux bien portants comme aux malades, aux forts comme aux faibles. Au cours de l'exposé, on rencontre donc parfois des conseils qui s'adressent particulièrement aux personnes âgées. Maïmonide, par exemple, passe en revue les nourritures, puis les boissons, puis diverses pratiques courantes comme le bain. Le miel, dit-il, est très bienfaisant pour les vieillards mais mauvais pour les jeunes et pour tous ceux qui ont un tempérament chaud. Les poissons sont presque toujours nocifs, «surtout pour les personnes âgées et toutes celles de tempérament humide». A la rigueur, on peut manger des harengs.

Le vin est un aliment excellent, surtout pour les vieillards.

«Plus un homme croît en âge, plus le vin lui devient profitable. Ceux qui en ont le plus besoin sont les personnes âgées».

Fidèle à la tradition médicale gréco-romaine en même temps qu'aux traditions du peuple juif, Maïmonide vante les vertus de ce breuvage nourrissant :

«Tous les physiciens savent que le meilleur des aliments est précisément celui qui est interdit en terre d'Islam. Il réunit en lui toutes les qualités : il nourrit avec bonté, abondance et délicatesse, il se digère facilement et il aide à digérer les autres nourritures, il aide à répulser l'urine et la sueur. Il a bien d'autres vertus encore...».

Mais en dire davantage serait «illicite», et l'auteur très pince-sans-rire, présente poliment ses excuses à son royal client sectateur de Mahomet.

Les autres recommandations sont toutes plus ou moins directement tirées des ouvrages d'Hippocrate : laisser le plus possible agir la nature, préférer toujours un remède doux à un remède énergique, soigner le moral autant que le physique, cultiver la force d'âme, etc... Comme les personnes âgées appartiennent à la même catégorie que les convalescents, la modération est encore plus nécessaire en ce qui les concerne. Les rapports sexuels, très affaiblissants pour tout le monde, leur sont particulièrement déconseillés ainsi qu'à tous ceux qui sont de tempérament sec. Les bains sont excellents «surtout pour les vieilles gens et pour ceux qui sont de tempérament sec». Il faut se défendre du froid, car un rhume entraîne souvent des complications, et pour cela choisir les fourrures d'animaux dont la chair est comestible. Celle du lapin est la meilleure; elle a «une heureuse influence sur les nerfs, surtout chez les personnes âgées».

Comme on peut le voir d'après la table des matières du livre I, Aldebrandin procède à peu près de la même façon. Mais il termine en résumant âge par âge les conseils à suivre « pour son corps garder», si bien qu'une page entière est consacrée aux personnes âgées et à la façon de « se maintenir jeune». Les recommandations sont les mêmes qu'ailleurs. Pour abréger, on peut résumer ainsi les conseils donnés par l'ensemble du corps médical, en Orient comme en Occident :

1. Application prioritaire du principe hippocratique : «*primum non nocere*». Les organismes faibles doivent être ménagés; vieillards, enfants et convalescents forment ensemble une catégorie de clients à traiter avec de très grandes précautions.

2. Souci de modifier *progressivement* le régime de vie, et non brutalement. Par exemple il faut raréfier les saignées à partir de 35 ans et les supprimer com-

plètement passés 65 ans.

3. Souci de *préparer* la vieillesse tout au long de la vie par une double discipline : discipline du corps c'est-à-dire sobriété dans l'alimentation, la boisson et les rapports sexuels, exercice physique modéré mais régulier; discipline de l'âme, c'est-à-dire s'appliquer à conserver l'égalité d'humeur et la gaieté, quoi qu'il arrive.

«... par le moyen de joie ou liesse tempérée, jeunesse est conservée, la vertu naturelle confortée, l'esprit aiguisé» écrit Arnaud de Villeneuve, dans le *Regimen sanitatis* adressé au roi d'Angleterre, auquel il conseille de «fuir les charges et sollicitudes»... !

4. Souci de combattre la froidure croissante de l'organisme vieillissant. Il faut pour cela se protéger du froid extérieur par des vêtements épais, des peaux de lapin par exemple, mais il faut aussi ingérer des aliments de nature «chaude» selon le classement alors en vigueur. Tels sont par exemple le vin et le miel. Arnaud de Villeneuve donne dans son *Regimen* deux recettes de vins «contre vieillesse et froidure», recettes bonnes aussi «pour les mélancoliques et fleumatiques». C'est un vin aromatisé et enrichi de sucre candi. Aldebrandin conseille aux vieillards des électuaires (remèdes préparés en délayant des poudres diverses dans du miel ou du sirop) préparé avec des substances «chaudes» comme poivre, gingembre, anis, romarin, etc...

Tels sont les moyens universellement recommandés pour «maintenir jeunesse et vieillesse retarder». Mais les médecins, sollicités de répéter sans relâche les mêmes conseils, ne se font guère d'illusions sur la manière dont ils sont obéis. C'est sans doute ce qui explique l'existence d'une troisième sorte d'écrits, en marge de la science médicale proprement dite, qui propose non plus une discipline mais une eau de Jouvence. Il est plus séduisant de chercher à rajeunir les vieillards ou à prolonger la vie humaine. Utopie qui avait déjà derrière elle un long passé, et qui avait également un long avenir devant elle au moment où Roger Bacon (+1294) s'en préoccupait.

### III. COMMENT RAJEUNIR

Roger Bacon, qui s'intéressait à tout, écrivit un traité intitulé *De retardandis senectutis accidentibus* et revint à plusieurs reprises sur cette question dans ses autres œuvres (4). Cet esprit hardi, trop hardi au gré des chefs de l'Église, célèbre par ses expériences sur la lumière et l'optique, assemble en une curieuse synthèse les mythes et les croyances d'origines les plus variées et des observations scientifiques originales.

Allonger la vie humaine et retarder les accidents de la vieillesse est «le



point le plus élevé auquel la science puisse atteindre». C'est possible, et cela se fera. Car la science progresse sans cesse. «Bien des savants ignorent en un siècle ce que le commun des savants saura dans les siècles futurs».

Cette possibilité est démontrée par les faits. En premier lieu, l'homme est immortel. Il ne s'agit donc que de prolonger l'union de l'âme et du corps. Or Adam et ses successeurs immédiats ont vécu des centaines d'années, comme l'enseigne la Bible. Plus près de nous, des hommes ont joui d'une longévité exceptionnelle; il rapporte diverses anecdotes. De plus, certains animaux vivent très longtemps, comme les serpents.

Actuellement, la vie humaine connaît deux limites. L'une est fixée par Dieu et ne saurait en aucun cas être franchie; mais elle reste théorique, car personne ne l'atteint. La seconde limite est en effet beaucoup plus rapprochée, et variable selon les personnes.

La durée de la vie d'un individu est en effet déterminée par deux choses : son hérédité et son genre de vie. L'homme gaspille ses chances en vivant mal; le péché corrompt son âme et en affaiblit les vertus, les maladies abrègent la vigueur du corps. Les descendants subissent le contre-coup de ce gaspillage, si bien que la vie raccourcit d'une génération à l'autre.

Suivre un bon régime de santé permettrait à chacun d'atteindre le terme posé par son hérédité. Régime défini depuis longtemps par les médecins, mais que personne ne suit comme il le faudrait. Les médecins eux-mêmes sont incapables de le faire. Aussi faut-il autre chose pour «renverser le mouvement» et allonger la vie au lieu de la raccourcir. Il s'agit de retrouver le secret perdu, le secret que possédaient Adam et ses successeurs, et que retrouvèrent sans doute au cours des âges les quelques personnages qui vécurent plus longtemps, beaucoup plus longtemps que les autres, tel ce fameux Artéphius, alchimiste qui vécut, Bacon en est bien persuadé, 1025 ans... Ceux-là trouvèrent ou surent fabriquer l'élixir de longue vie, dont il existe diverses recettes. Bacon en indique une; mais les ingrédients sont difficiles à trouver : «or, perle, écume de mer, ambre, blanc de baleine, aloès, os de cœur de cerf, chair du serpent de Tyr, — qui donne la Tyriaque — chair du dragon d'Éthiopie...». Cet élixir aurait pour effet de rétablir l'équilibre des humeurs. Car un corps où les éléments sont en équilibre est pour toujours exempt de corruption. Cet équilibre est «la finalité de tout corps dans la nature; l'équilibre rend inutile tout mouvement, supprime tout besoin, tout appétit». Observer les animaux de plus près permettrait à l'homme de retrouver les substances, végétaux ou pierres, qui leur permettraient de retrouver l'équilibre perdu. Les serpents en particulier, qui connaissent bien des secrets et vivent très longtemps. Un serpent que l'on coupe en morceaux en épargnant la peau du ventre est capable de ramper jusqu'à une herbe qu'il con-

naît, et cette herbe le guérit et régénère. L'homme ne doit pas cesser d'observer, d'étudier, d'expérimenter, pour retrouver les secrets perdus...

On peut conclure de cette première partie que le contraste est grand, à tout moment du Moyen Age, entre la théorie et la pratique. Du moins il semble tel à nos yeux. La théorie repose sur un système du monde (les quatre éléments et les correspondances) et des mythes (la longévité des premiers hommes) devenus archaïques. La pratique en revanche, malgré des détails singuliers et des motivations différentes des nôtres, nous semble parfaitement justifiable : sobriété, souci de soigner le moral en même temps que le corps, idéal de mesure et de modération (même si la pratique médicale actuelle s'en éloigne souvent).

Reste à savoir si au cours du long millénaire médiéval, la manière d'envisager vieillissement et vieillesse s'est parfois vu modifiée par les conditions de vie et si la conjoncture démographique est parvenue à infléchir une tradition si durable et, dans l'ensemble, rigide.

#### IV. CONJONCTURE ET TRADITION

Incluse dans le millénaire médiéval, il est une période relativement faste où les hommes meurent moins vite. L'excédent des naissances sur les décès est plus grand, ce qui permet à la population européenne de passer de 46 millions en 1050 à 73 millions en 1300, estime-t-on. Les hommes meurent moins vite parce qu'ils vivent mieux.

L'archéologie en a récemment apporté la preuve en étudiant les squelettes conservés dans les cimetières du Moyen Age, par exemple celui de Saint-Jean-le-Froid (Aveyron), un site occupé sans interruption du IX<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, les habitants sont de petite taille (1,62 m en moyenne), fréquemment rachitiques, surtout les femmes; l'espérance de vie à la naissance ne dépasse pas 40 ans. Au cours des quelques 250 années suivantes, la taille moyenne s'élève à 1,67 m et le rachitisme disparaît. Les paysans sont très robustes, les femmes plus petites mais bien faites. On trouve peu trace de longues maladies affectant le squelette; la dentition, en excellent état chez hommes et femmes, témoigne d'une alimentation équilibrée. Bref, une population « normale ». Au-delà du XIII<sup>e</sup> siècle, les conditions de vie redeviennent très mauvaises. La taille moyenne s'effondre et passe à 1,57 m, le rachitisme est systématique et l'espérance de vie tombe à 30 ans (5).

Bien qu'il soit impossible de traduire cette évolution en chiffres applicables à l'Occident entier, il est certain qu'au cours des XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, davantage d'êtres humains peuvent atteindre l'âge adulte et certains d'entre eux la vieillesse. Dans quelle mesure les générations qui bénéficient de ce mieux en

eurent-elles conscience ? Peut-on voir l'incidence de cette conjoncture favorable dans les idées, les techniques, les institutions qui concernent la durée de la vie ou le vieillissement ? Demandes ambitieuses, trop ambitieuses, auxquelles il est impossible de donner réponse; il s'agit plutôt d'indiquer où la chercher.

Relevons quelques coïncidences. Les auteurs où j'ai trouvé des données sur la vieillesse ont vécu en majorité au XIII<sup>e</sup> siècle. L'un d'entre eux, Aldebrandin, consacre même un chapitre spécial au régime à suivre selon les âges. Un autre, Roger Bacon, remet à l'ordre du jour le problème de savoir si l'on pourra allonger la vie humaine et affirme que c'est possible. C'est également au XIII<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent les lunettes qui devaient permettre à nombre d'intellectuels et d'artisans de poursuivre leurs travaux au-delà de la cinquantaine...

Après un hiatus, des traités sur la vieillesse et le vieillissement apparaissent à la fin du XV<sup>e</sup> et au début du siècle suivant. Mais il faudrait faire le recensement systématique des ouvrages médicaux et scientifiques, en amont et en aval du XIII<sup>e</sup> siècle, pour savoir si l'on peut conclure à une véritable périodisation, en particulier dans l'abondante littérature de l'école de Salerne.

Il est tentant de chercher aussi, sans attendre le recensement exhaustif, si l'on voit se modifier la façon de décrire la vieillesse et si l'âge auquel elle est censée commencer varie.

Dans l'état présent des recherches, la tradition semble plus forte que la conjoncture et ne subit aucune flexion significative. Le choix fait par tel ou tel écrivain dépend simplement des sources qu'il a utilisées. Car pendant des siècles, on lit et recopie les *auctores*, on adapte et commente les mêmes représentations mentales.

La vie humaine est conçue comme une succession d'états; il y en a obligatoirement 4 ou 7 (cf. schéma n<sup>o</sup> 2), pour des raisons magiques. Isidore de Séville (+ 537) emprunte aux auteurs païens la liste des 7 âges, et ses *Etymologies* inspirent jusqu'à la fin du Moyen Age quantité d'écrivains, non seulement des médecins et savants, mais aussi des poètes, des chroniqueurs et des théologiens, tel Gerson(+1429) :

«... Je réponds que Dieu toujours huche et envoie quand en soi est, mais on n'y obéit point à chacune heure. Les uns y obéissent à enfance, comme Saint Nicolas, et dure jusqu'à sept ans, les autres jusqu'à l'âge de pucelage, et donc jusqu'à 14 ans, les autres en âge d'adolescence, qui dure jusqu'à 21 ans; les autres en jeunesse, qui dure jusqu'à 28 ou 30 ans; les autres en l'état d'homme parfait, qui dure jusqu'à 50 ans; les autres en l'état de vieillesse, jusqu'à 70 ans; les autres en l'état de défaillance et d'antiquité, qui n'a point de terme certain». (Sermon contre la paresse) (6).

Pour intégrer cette tradition à la conception générale de l'univers, celle des quatre éléments, il suffit de grouper les trois premiers âges sous le terme *adulescentia*, qui dure jusque à 25 ou 30 ans: Le 7 et le 4 sont ainsi conciliés. C'est ce que font en particulier les auteurs des grandes «sommés», scientifiques du XIII<sup>e</sup> siècle comme Barthelemy l'Anglais et Aldebrandin. Ce qui n'exclut pas le recours au second schéma mental, non moins traditionnel, de la vie humaine.

Cette tradition-là représente la vie par une sorte de courbe à deux pentes, montée puis descente, dont le sommet est situé à 35 ans. Ce «milieu du chemin de la vie», selon Dante, demeure immuable, sans doute parce que c'est un carrefour de mythes. Trente-cinq ans est l'âge qu'avait Adam lorsqu'il fut chassé du Paradis Terrestre; c'est presque l'âge atteint par le Christ sur terre. C'est aussi l'âge idéal où se trouve ramené celui qui peut s'abreuver à la fontaine de Jouvence (nos ancêtres ne révaient point de retourner à l'enfance mais au moment du plein épanouissement de leurs facultés physiques et mentales). Les auteurs emploient volontiers les deux schémas sans se soucier de les harmoniser. Aldebrandin, par exemple, expose les deux successivement sans les raccorder. Le sommet de la vie humaine, 35 ans, se trouve donc à l'intérieur de l'âge qu'il appelle *juventus* et qui va de 25 ou 30 ans à 40 ou 45 ans.

L'âge idéal n'est qu'un moment fugitif, puisqu'aussitôt commence la descente.

«Sachez que mort naturelle est à 70 ans par nature, et plus ou moins selon qu'il plaît à Notre-Seigneur.

Et vous dirai pourquoi; autant l'homme met à croître en force, en beauté et en vigueur, c'est-à-dire 35 ans, autant il lui faut de temps pour décliner et retourner au néant... Ceux qui meurent avant le terme naturel le doivent à l'outrage qu'ils font à leur nature, et à leur tempérament, et ceux qui vivent davantage, c'est grâce à la bonne complexion qu'ils ont et à la bonne garde qu'ils font grâce à la «phisique». (Aldebrandin, p. 5).

Le terme ultime de 70 ans se rencontre, comme on peut le voir, en des écrits d'époques diverses. Seule une étude très minutieuse pourrait permettre de montrer si des auteurs ont déplacé cette borne, et comment. Ceux que j'ai consultés placent tous autour de 70 ans les dernières années et les décrivent comme un moment de profonde déchéance qu'ils appellent «senium», «decrepitez», «deffaillance ou antiquité». Mais aucun n'ajoute au portrait stéréotypé de cette déchéance quelque réflexion sur le nombre de ceux qui peuvent atteindre ou dépasser le terme ultime et traditionnel parmi leurs contemporains. Décrire en copiant Isidore de Séville leur suffit.

«La chaleur naturelle est éteinte en vieillesse, la vertu y défaille, l'humeur est gâtée et la chair aussi, les nerfs se rétractent et la peau fronce, le corps devient courbe et tout bossu, et toute la beauté du corps est perdue et anéantie. Le vieillard est plein de toux et de crachat et d'ordure, jusqu'à ce qu'il retourne en cendre et en poudre dont il a été pris.» (Barthelemy l'Anglais).

Ces manières de représenter le cours de la vie humaine et le vieillissement sont fort éloignées des concepts scientifiques actuels. On sait à présent que les récepteurs sensoriels, l'œil en particulier, commencent très tôt à décliner, l'efficacité intellectuelle globale de même. L'apogée de la force musculaire se situe entre 20 et 30 ans, celle des forces intellectuelles entre 20 et 25 (7). Le Moyen Age reculait cet apogée jusqu'à 35 ans, ce qui se concilie plus facilement avec le concept de maturité auquel se raccroche, contre vents et marées, et surtout contre les statistiques des savants, la société contemporaine.

Il est donc difficile de savoir jusqu'à quel point les savants et médecins du XIII<sup>e</sup> siècle ont eu conscience de l'allongement dont bénéficie la vie humaine en leur temps. Cette quête semblerait peut-être moins vaine si elle était en même temps menée sur un autre champ d'observation.

A. Prost a montré que l'allongement de la vie aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (8), qui risquait de retarder la transmission des patrimoines, fut compensé dans les familles bourgeoises des grandes villes françaises par le fractionnement de ce patrimoine. Une portion est cédée lors du mariage des enfants, une autre au moment où le père se retire des affaires, etc... Or, la société médiévale dispose de tout un arsenal de moyens pour faire face à des situations de ce genre, qui surviennent fatalement si la longévité augmente, même si l'espérance de vie reste plus proche de 40 ans que de 70, puisque tout commence plus tôt.

Divers usages permettent aux héritiers de recevoir une partie des biens sans attendre le décès du père. Les paysans anglais, étudiés par Homans (9), peuvent laisser au fils la maison et l'exploitation, en conservant pour eux un petit logement et des revenus suffisants. Les Français peuvent en faire autant. Certains se dépouillent même imprudemment au profit d'enfants ingrats, si l'on en croit le fabliau de *La houce partie*. En pays de droit écrit subsistent quantité de testaments (10) où l'on voit un homme, une femme, ou un couple, laisser à de plus jeunes leurs biens à mettre en valeur contre promesse (passée par écrit devant notaire) d'être logé, nourri, soigné jusqu'à la mort puis enterré «selon son estat». De même, le père de famille qui teste prévoit pour sa femme survivante une véritable «retraite de veuve» avec logement séparé et pension viagère versée par les héritiers. Des formes très diverses de retraite totale ou partielle existent, depuis la *conversion* du seigneur qui se fait moine et laisse la seigneurie à son fils, jusqu'à la dispense de guet dont bénéficie l'artisan parisien s'il devient sexagénaire. Tout le problème est de savoir quel usage est fait

de ces institutions telle ou telle période du long Moyen Age.

Une troisième enquête est à mener dans les textes littéraires et les écrits des moralistes. L'Antiquité laisse en effet deux traditions à l'époque suivante, qui les adopte et cultive toutes deux : celle du vieillard respectable et respecté, qui reste influent même s'il est inactif, et celle du vieillard dégénéré, méchant, radoteur et ridicule, que l'on couvre de sarcasmes. La satire se fait encore plus cruelle s'il s'agit de la vieille femme, la *vetula*. On trouve aisément quantité d'exemples à inscrire dans l'un et l'autre de ces deux courants. Il serait plus intéressant de savoir si parfois l'un d'eux l'emporte sur l'autre, comment et pourquoi.

\*\*\*

Cette ébauche de recherche conduit à des constatations quelque peu déroutantes. Pendant un millénaire, médecins et autres partagent la vie humaine en tronçons dont le nombre, la durée, les noms, appartiennent à une tradition immuable, ou l'imaginent comme une trajectoire parabolique dont le sommet est fixé à 35 ans *ne varietur*. Cela ne les empêche nullement de formuler à l'intention des personnes âgées et de ceux qui les soignent des conseils imprégnés d'une admirable sagesse hippocratique et de parvenir aux mêmes conclusions que les gérontologues actuels. C'est-à-dire que la vieillesse, pour être supportable, doit se préparer tout au long de la vie par une discipline régulière qui concerne l'esprit autant que le corps. L'allongement de la vie humaine dont bénéficie le XIII<sup>e</sup> siècle incite, semble-t-il, médecins et savants à parler plus souvent du vieillissement et de la vieillesse, mais ils n'en parlent pas différemment de leurs prédécesseurs.

PRINCIPALES SOURCES UTILISÉES  
La langue des textes cités a été modernisée

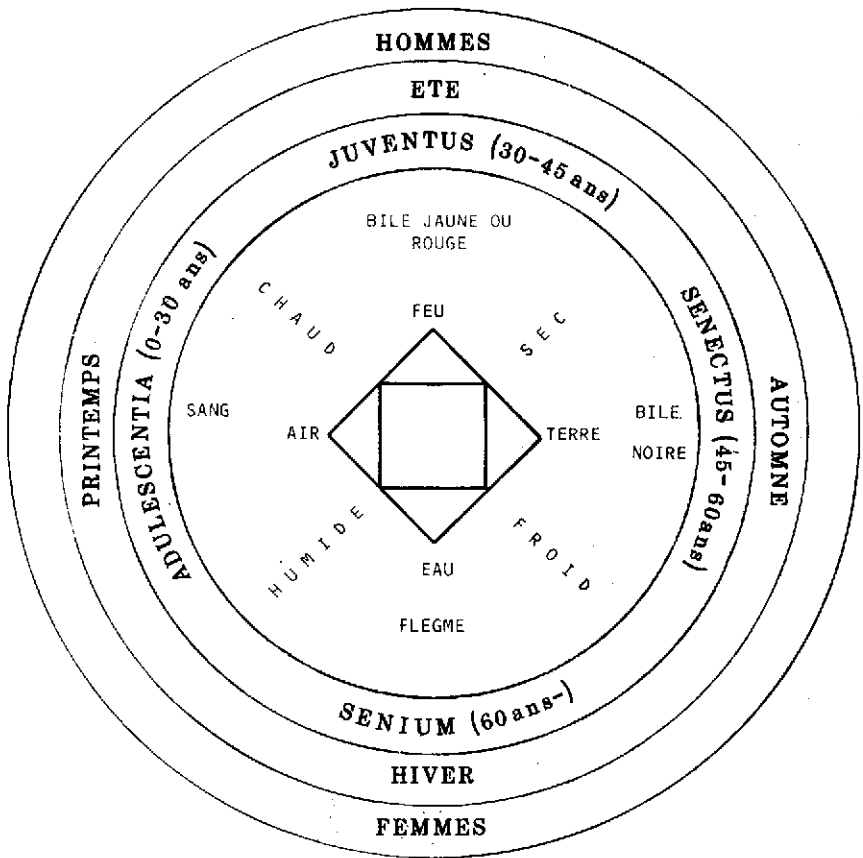
	<i>Époque</i>
– Barthelemy l'Anglais : <i>De proprietatibus rerum</i> , trad. fr. de Jean Corbechon, 1372 Impr. à Paris, 1510	XIIIe s.
– Aldebrandin de Sienna : <i>Le Régime du corps, texte français du XIIIe s.</i> , Ed. Landouzy et Pépin, Paris, 1911	+1287
– <i>La chirurgie de Maître Mondeville</i> , trad. contemporaine de l'auteur publ. par J. Bos, 1897-98, 2 vol. Autre Ed. par E. Nicaise, Paris, 1893, 1 vol.	+1330
– Guy de Chauliac, <i>La Grande Chirurgie</i> , Ed. E. Nicaise, Paris, 1890	+1368
– Jean de Cuba : <i>Le Jardin de santé</i> , 1485, Impr. à Paris, 1539	
– Moses Maïmonides' two treatises on the regimen of health, transl. by A. Bar-Scha, <i>Trans of the amerc. phil. soc.</i> , vol. 54, 1964	+1204
– Isidore de Séville : The medical writings, transl. by W.D. Sharpe, <i>ibidem</i>	+537
– <i>The Prose Salernitan Questions</i> , Ed. by B. Lawn, Londres, 1979	XIIe s.
– Avicenne : <i>Poème de la Médecine</i> , trad. H. Jalier et A. Noureddine, Les Belles Lettres, 1956	+1037
– <i>The Opus Majus of Roger Bacon</i> , Ed. lat. J.M. Bridges, Oxford, 1897-1900, 2 vol.	+1294
– R. Bacon : <i>Lettre sur les prodiges de la nature et de l'art</i> , trad. A. Poisson, Paris, 1977	
– Pline l'Ancien : <i>Histoire naturelle</i> , t. VII, Ed. Les Belles Lettres, 37 vol.	+79
– Ciceron : <i>Caton l'Ancien : de la vieillesse</i> , trad. P. Wuilleumier, Les Belles Lettres, 1940	+43 AC.
– Arnaud de Villeneuve : <i>Regimen sanitatis in Opera Omnia</i> , Bâle, 1585	+1311

## NOTES

- 1 – IMHOFF (sous la direction de A.E.), *Le vieillissement. Implications et conséquences de l'allongement de la vie humaine depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle*, P.U.L., 1982.
- 2 – Cf. les travaux de P.A. SIGAL et l'ouvrage de FINUCANE : *Miracles and Pilgrims; popular beliefs in Medieval England*, Londres, 1977.
- 3 – In *Bull. de la Soc. Fr. d'hist. de la Médecine*, 1924, n<sup>o</sup> 3-4.
- 4 – *Lettre sur les prodiges de la nature et de l'art*, trad. A. POISSON, Paris, 1977, et surtout *Opus Majus*, éd. Bridges, Oxford, 1890-1900, VI<sup>e</sup> partie, chap. II : «seconde prérogative de la science expérimentale».
- 5 – R. BUCAILLE : L'ostéologie humaine du bas Moyen Age..., in *Hommage à G. Chevrier et A. Gestau*, Paris-Strasbourg, 1975, et R. BUCAILLE et F. PIPONNIER : La bête ou la belle ? Remarques sur l'apparence corporelle de la paysannerie médiévale, *Ethnologie française*, n<sup>o</sup> 6, p. 227-232.
- 6 – GERSON : *Œuvres complètes*, éd. par Mgr. Glorieux, vol. VII, 2, p. 885.
- 7 – L. BINET et E. BOURLIERE ; *Précis de gérontologie*, Paris, 1955; *Encyclopaedia Universalis* : articles «vieillesse, gérontologie, etc.»; L. BINET : *Gérontologie et gériatrie*, Que Sais-je ? n<sup>o</sup> 919.
- 8 – Cf. note 1.
- 9 – C. HOMANS : *English villagers of the XIII<sup>th</sup> century*, Harvard, 1931, rééd. 1970.
- 10 – M. GONON : *Les institutions et la société en Forez au XIV<sup>e</sup> siècle d'après les testaments*, Mâcon, Protat, 1960; M.-Th. LORCIN : *Vivre et mourir en Lyonnais à la fin du Moyen Age*, C.N.R.S., 1981.



SCHÉMA N° 1  
LE SYSTEME DU MONDE



SCHEMA N° 2  
LES AGES DE LA VIE

*Exemples de division en 7 âges*

<i>Isidore de Séville (+537)</i>	<i>Ph. de Vigneulles (+1528)</i>
0- 7 ans : infantia	0- 7 ans : innocence
7-14 ans : pueritia	7-15 ans : enfance
14-28 ans : adulescentia	15-25 ans : adolescence
28-50 ans : juvenus	25-35 ans : joveance
50-70 ans : gravitas	35-50 ans : virilité
70... ans : senectus	50-70 ans : vieillesse
dernières années : senium	70... ans : «décrépité»

*Exemples de division en 4 âges*

<i>Barthelémy l'Anglais (XIIIe s.)</i>	<i>Aldebrandin (+1287)</i>
0- 7 ans : infantia )	0- 7 ans )
7-14 ans : pueritia ) adulescentia	7-14 ans ) adulescentia
14-26-30 ans : adulesc. ) 0-26-30	14-25-30 ans ) 0-25-30 ans
26-30-45-50 ans : juvenus	25-30-40-45 ans : juvenus
45-50-60 ans : senectus	40-45-60 ans : senectus
60-70 ans : senium	60... ans : senium